

Isabelle Geneste

*Cette amour-là sait... **

« [...] Oui,
Comme on parle à la pierre, comme
tu
cherches à saisir avec mes mains quelque chose là-bas
et dans le néant, ainsi
en est-il de ce qui est ici :
ce fond fructifère
lui aussi est béant,
cette
plongée
est l'une des couronnes
de floraison sauvage ¹. »

Dans le passage du séminaire *Encore* à commenter pour ce soir, Lacan noue l'inconscient réel, le savoir et la rencontre d'amour. « Tout amour se supporte d'un rapport entre deux savoirs inconscients ² », écrit-il. Que peut-on savoir de la nature de ce rapport à moins d'y ajouter le tiers auquel se réduit le transfert ? Lacan a défini le transfert comme amour qui s'adresse au savoir. Ce nœud est à l'origine de la psychanalyse ; de son entrée et de ses mouvements dans la grande histoire mais aussi pour chaque sujet de ce moment si spécial d'entrée en analyse.

L'inconscient est toujours là d'avant qu'on ne le sache. Il était là avant Freud mais avant lui il n'existait pas. Une fois inventé par Freud, celui-ci le caractérise d'être non accessible à la conscience, redoublant ainsi son existence d'un trou dans le savoir. De là, l'inconscient n'a cessé de faire l'objet de toutes les négations possibles : ignorance, méconnaissance, déni, méprise...

Même pour ceux qui suivent Freud, l'inconscient pose encore problème car Freud découvre que l'inconscient n'est pas tout le refoulé. Il n'est pas tout à déchiffrer. Il n'est donc pas seulement non conscient ou le contraire du conscient. Il y a un reste, un pas-de-sens. Comme tel il ne connaît pas la contradiction. L'inconscient est ce reste qui objecte non

seulement à la science et à la vérité toute mais aussi à l'hypothèse d'un sens caché que l'on pourrait dire. Impossible à dire face auquel Freud ne se défile pas. Lui a-t-il fallu du courage pour opérer cette reconnaissance ? À suivre Lacan la réponse est non. Acter la réalité du savoir de l'inconscient n'est pas une question de courage. C'est une question de rencontre. À l'origine, rencontre avec le discours hystérique et la question féminine. Alors, si Freud a pu produire quelques outrages (Dora), la question a su rester vive et insistante sur ce mur où il n'a cessé de se cogner : « Que veut une femme ? » Bien qu'il ait posé la réalité sexuelle de l'inconscient et le phallus comme objet cause du désir, il ne s'est pas complètement satisfait de cette écriture. Il a relevé l'existence d'un désir indestructible, auquel les objets phalliques ne répondent pas. L'ombilic du rêve le mettra sur la voie de ce savoir qui pour être pas-à-lire cesse de ne pas s'écrire.

Si ce savoir ne s'écrit pas, s'il n'est pas à déchiffrer, s'« il n'y a pas, dans le dire, d'existence du rapport sexuel ³ », écrit Lacan, comment vérifier cette inexistence ? Le rapport sexuel rate du fait de l'inadéquation des jouissances, perverse d'un côté de réduire l'Autre à l'objet *a* ; de l'autre, énigmatique, folle d'être pas-toute phallique. Ratage, impossible d'où se définit un réel. C'est à quoi l'amour est mis à l'épreuve. Lacan nous dit que ce savoir qui côtoie l'inexistence et l'impossible a le plus grand rapport avec la rencontre dont se situe un certain amour. Je vous rappelle la phrase du *Séminaire XX* dont il me revenait ce soir de faire le commentaire : « Car il n'y a rien d'autre que rencontre, la rencontre chez le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel ⁴. »

Cette rencontre est contingente. Elle s'incarne du cesse de ne pas s'écrire. Cesser de ne pas s'écrire ne signifie pas ça s'écrit. Ce qui « marque la trace » n'est pas une écriture au sens d'une chaîne de signifiants. Ça ne délivre pas une signification. Le savoir qui la traverse est moins de l'ordre de la connaissance que de la reconnaissance, « de la reconnaissance à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient ⁵ ». Tout comme le battement des heures vient scander l'impossible écriture du temps, quelque chose de l'amour vient marquer d'une place le non-rapport sexuel. Là où il était plutôt entendu que l'amour supplée au non-rapport sexuel, Lacan nous dit ici que l'affect d'amour est d'une part le moyen de saisie du non-rapport sexuel et d'autre part la marque qui en atteste le réel.

Les témoignages cliniques sont nombreux à présenter la rencontre comme un véritable événement, un je-ne-sais-quoi qui vous laisse coi. Un

événement qui fait vaciller le sujet dans son être, ou ce qu'il croit être. Elle est ce risque irrésistible, pris sans réfléchir qui met en péril les identifications fantasmatiques et les identités assignées. Certains en décrivent la fulgurance, l'éclair. Elle suspend le temps. Elle est parfois poussée jusqu'à ce point de vertige où l'on ne peut plus rien dire sans se contredire, où s'équivalent la perte et le salut. C'est ce que devrait être l'amour si ça avait un moindre sens, disait Lacan. Un point de tourbillon qui siphonne le sens.

1, 2, 3 et pui(t)s...

Au jeu de la *mourre*, comment ne pas évoquer, encore, ce jour sidéral du ravissement de Lol V. Stein ? Ailes de papier, ciseaux, pierre et pui(t)s...

La première scène s'ouvre sur le grand bal du casino municipal de T. Beach. S'y trouvent Lol, son amie Tatiana Karl et le fiancé de Lol, Michael Richardson. Une danse se termine, la piste se vide. Deux femmes franchissent la porte de la salle. Michael Richardson les reconnaît, elles étaient à la plage le matin même. Il s'arrête et entraîne Lol vers le fond de la salle. Les deux femmes, une fille et sa mère, Anne-Marie Stretter, traversent la piste et se dirigent dans la même direction.

« Lol, frappée d'immobilité, avait regardé s'avancer, comme lui, cette grâce abandonnée, ployante, d'oiseau mort. Elle était maigre. Elle devait l'avoir toujours été. Elle avait vêtu cette maigreur [...] d'une robe noire à double fourreau de tulle également noire, très décolletée. Elle se voulait ainsi faite et vêtue, et elle l'était à son souhait, irrévocablement. L'ossature admirable de son corps et de son visage se devinait. Qui était-elle ? On le sut plus tard : Anne-Marie Stretter. Était-elle belle ? Quel était son âge ? Qu'avait-elle connu, elle, que les autres avaient ignoré ? Par quelle voie mystérieuse était-elle parvenue à ce qui se présentait comme un pessimisme gai, éclatant, une souriante indolence de la légèreté d'une nuance, d'une cendre ? Une audace pénétrée d'elle-même, semblait-il, seule, la faisait tenir debout. [...] Rien ne pouvait plus arriver à cette femme [...]. Plus rien, rien. Que sa fin. [...] Avait-elle regardé Michael Richardson en passant ? L'avait-elle balayé de ce non-regard qu'elle promenait sur le bal ? C'était impossible de le savoir, c'est impossible de savoir quand, par conséquent, commence mon histoire de Lol V. Stein [...] ⁶. »

Impossible à savoir qui ouvre le bal, donne l'élan à ce pas de deux. Dans son « Hommage fait à Marguerite Duras », Lacan part de cette scène « où l'on voit, écrit-il, que le chiffre est à nouer autrement : car pour le saisir, il faut se compter trois. [...] La scène dont le roman n'est tout entier que la remémoration, c'est proprement le ravissement de deux en une danse qui les soude, et sous les yeux de Lol, troisième, avec tout le bal, à y subir le rapt de son fiancé par celle qui n'a eu qu'à soudain apparaître ⁷ ».

Cécité de l'amour, l'éclair d'une rencontre

Au début il y a un jeune couple promis à s'unir. Lol et Michael Richardson se retrouvent au bal. Pour la première fois, sous les yeux de tous, ils vont danser ensemble, consacrant ainsi la promesse des fiançailles. Mais d'eux il ne sera jamais fait un. Dès les premières lignes, c'est à partir d'une scène à au moins trois que Marguerite Duras nous présente le couple d'amoureux. Cette première fois sera la seule fois. Le surgissement d'Anne-Marie Stretter la rendra unique, unique à être nécessaire pour le tissage de l'histoire. Dans celle que nous raconte Marguerite Duras, la rencontre est moins liée à la promesse symbolique qu'à ce qui vient briser l'ordre établi. Elle ne dissout pas tant le couple, elle le traverse et le refend de ce même mouvement par lequel se produit la schize de l'œil et du regard.

Tuché de l'amour qui produit un profond changement chez Michael Richardson. Il avait pâli, ses yeux « s'étaient éclaircis. Son visage s'était resserré dans la plénitude de la maturité. De la douleur s'y lisait, mais vieille, du premier âge ⁸ ». Il s'ouvre à son désir d'homme, à ce désir qui le divise et qui au premier temps implore l'acquiescement. Puis, l'événement se produit ; sans plus attendre, il se détache du sourire de Lol. Il va à ce désir qui un jour l'avait fait homme. Que rencontre Michael Richardson avec Anne-Marie Stretter ? Celle-ci avance avec ce désir de femme qui n'a plus rien à perdre, *straight her*. Elle a cette élégance d'endeuillée, à peine un tissu ajouré sur l'abîme profond dont elle a surgi. Marguerite Duras la vêt de cette beauté d'oxymore dont Lacan nous signale, dans le séminaire sur l'éthique, qu'elle est la dernière barrière devant l'horreur de savoir. Anne-Marie Stretter n'est-elle pas ce voile levé où s'entrouvre un entre-deux ? N'est-ce pas la trace d'un exil que rencontre Michael Richardson, exil dont le désir féminin porte la trace vive ? Si on peut y rêver un toujours, la structure de la scène porte la marque des impossibles noces avec l'objet à jamais perdu. La contingence de cet Un qui cesse de ne pas s'écrire démontre l'impossible du deux. La méprise phallique de Michael Richardson le porte à y chercher ce qui lui manque, un signe d'éternité. Mais cet Un n'est pas l'objet phallique dont le sujet pourrait se compléter. Lol ne s'y leurre pas. C'est la solitude première qui sonne pour elle.

Lol à la lettre

Frappée par cette vérité sans nom, le sujet s'est vidé de son reflet. Elle est réduite à faire bord de la scène, percée par où se saisit l'impossible regard. « [...] il s'agit, écrit Lacan, d'une enveloppe à n'avoir plus ni dedans, ni dehors, et [...] en la couture de son centre se retournent tous les regards

dans le vôtre, [...] ils sont le vôtre qui les sature et qu'à jamais, Lol, vous réclamez à tous les passants. Qu'on suive Lol saisissant au passage de l'un à l'autre ce talisman dont chacun se décharge en hâte comme d'un danger : le regard ⁹. » Lieu du regard réduit à l'état d'objet pur où la beauté de l'objet du fantasme passe à la « fonction de tache intolérable ¹⁰ ». Cette fonction, nous dit Lacan, est incompatible avec le maintien de l'image narcissique où les amants s'emploient à contenir leur *énamoration*.

Lol est médusée, suspendue à cette rencontre. Elle ne la suppose pas, elle porte la certitude de son caractère irrémédiable. « Elle guettait l'événement, couvait son immensité, sa précision d'horlogerie. Si elle avait été l'agent même non seulement de sa venue mais de son succès, Lol n'aurait pas été plus fascinée ¹¹. » Marguerite Duras nous laisse entendre que Lol n'est pas étrangère à la rencontre, elle est liée à son existence même, elle est l'écho de sa vacuité. Trois petites lettres où résonne ce réel qui aspire le sujet à sa limite ineffable. « Souffrait-elle ? », interroge-t-on dans le roman. « La nuit avançant, il paraissait que les chances qu'aurait eues Lol de souffrir s'étaient encore raréfiées, que la souffrance n'avait pas trouvé en elle où se glisser. » Et Marguerite Duras de trancher la question : « Mais qu'est-ce à dire qu'une souffrance sans sujet ¹² ? »

Lol n'est plus mademoiselle Stein. Un coup de ciseaux a déchiré l'image de soi dont l'autre l'avait vêtue. Elle n'est plus sujet représenté par un signifiant pour un autre. Elle est désormais Lol V. Stein, précipitée dans la lettre, au bord de l'abîme dont elle est le témoin muet. Savoir sans sujet, écrit Lacan dans le compte rendu de « L'acte analytique », d'où procède l'inconscient en acte. « C'est à savoir que ce qu'il introduit de division dans le sujet de ce qu'un savoir qui tient au reste, ne le détermine pas, suppose, rien qu'à ce qu'on l'énonce ainsi, un Autre, qui, lui le sait d'avant qu'on ne s'en soit aperçu ¹³. »

N'est-ce pas là le tour de force qu'opère Marguerite Duras, dont l'écriture met la lettre en fonction pour dire l'impossible ? Marguerite Duras en fait usage pour révéler, avec ce qui est arrivé à Lol, ce qu'il en est de l'amour, « soit de cette image, image de soi dont l'autre vous revêt et qui vous habille, et qui vous laisse quand vous en êtes dérobée, quoi être sous ¹⁴ ? »

Rature et effacement

La contingence de la rencontre, de l'amour et du transfert dont Lacan dit qu'il en est une application particulière cesse de ne pas écrire le non-rapport sexuel. Il ne lui donne pas sens. Il marque, indique un impossible

qui concerne non pas le sujet mais le parlant. Colette Soler, dans son cours sur l'affect ¹⁵, rappelait la distinction de l'un et de l'autre.

Ce qui caractérise le sujet est son effacement. Il se manifeste en se dérochant sous les signifiants qui le représentent pour d'autres signifiants. Il est effet de la prise langagière et il s'y inscrit comme manque. Il est supposé à la chaîne signifiante. Effet du symbolique, le sujet rencontre son manque à être. Manque à être qu'il suppose le partenaire pouvoir combler. Cet « amour-si », conditionné par le symbolique, ne peut qu'éterniser la demande d'être adressée au partenaire et avec elle l'impuissance et l'insatisfaction. Car toute réponse ne peut qu'être le mot de trop qui brise « le point de suspension à quoi s'attache tout amour ¹⁶ ». Tel est le drame de l'amour où bascule la contingence vers la nécessité, le cesse de ne pas s'écrire vers le ne cesse pas de s'écrire.


A contrario, ce qui caractérise le parlant n'est pas l'effacement mais l'émergence propre à la lettre. Elle indique ce qui reste du vivant dans l'humain, ce qui échappe au désert de l'opération symbolique. Le vivant n'a pas de mots pour se dire, plutôt des maux qui le rappellent au corps vivant des choses. Les maux cessent et pourtant le vivant ne va pas sans dire. Comme le mal joli, dès qu'il est passé, on l'oublie... mais presque. Parfois on en rit ou sourit. Le rire n'est pas l'oubli. Le rire n'oublie pas tout à fait. Il fait battre dans le corps la *réson* du vivant. En ce sens, il a une partie liée à la pulsion. Il a de commun avec l'amour d'être réciproque, pas-de-sens à se transmettre. Le pas-de-sens est menacé par la négation sauf à ce que cette jouissance de *Lavie* ¹⁷, que Lacan écrit en un seul mot comme *lalangue*, précipite dans la lettre. L'existence du pas-de-sens est un pari sur la lettre. Elle est, écrit Lacan dans « Lituraterre », « rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral ¹⁸ ».


La rature n'est ni l'effacement, ni l'oubli, ni la négation. Elle est affirmation où se reconnaît la part de vivant qui reste au parlant voué à la reproduction sexuée. La rature est humus. Telles les amours de la terre, elle se conjugue à la source du vivant. Elle est ce pas-d'erreur dont l'erre trouve son heurt dans la lettre qui en retient l'événement ; ce dire *oui* à la vie, *Bejahung* par où qui perd gagne. Ce que cette amour-là, cet amour « Encore » et en corps sait, ce qu'il réalise, c'est l'existence de cette « moitié sans paire dont subsiste le sujet ¹⁹ », cette jouissance permise de la vie.


Cet amour-là n'attend pas de nom. Il est comme l'effet d'un nom sur le bout de la langue, ce nom connu de toujours, le seul dont on ne pouvait pas soupçonner l'oubli, ce nom que l'on brûle de dire et qui pourtant nous échappe. Posé là, avec l'inaccessible dont il se soutient, il nous dépossède


pour toucher à l'essentiel. À renoncer à le ramener en soi, à consentir au silence qui s'y fait, reste la possibilité de saluer cet autre, radicalement autre. Côté la solitude de l'un n'annule pas celle de l'autre. Pas d'équation. Plutôt y trouve-t-elle une limite a-symptote où se tient l'exigence de l'amour, celle qui fait de celui qui aime « un élu qu'appelle le large ²⁰ ». L'innommable sur le bout de la langue porte la mémoire de ce qu'on oublie. Impronomable et irrésistible il fait tension vers, élan du vivant. Il tisse ce fil invisible et ténu aussi fin qu'un cheveu où la « vraie amour » ouvre à l'en-vie. Avec Lacan, tel est le sens de l'hommage à témoigner d'une rencontre qui ne fut pas que du semblant.

Mots-clés : rencontre, exil, contingence, lettre, vraie amour.


*  Contribution au séminaire d'Albert Nguyen « Une erre éthique, le dire de l'amour », à Bordeaux, séance du 12 mai 2017.


1.  P. Celan, « Radix Matrix », dans *Choix de poèmes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1998, p. 191.


2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131.


3.  *Ibid.*, p. 132.

4.  *Ibid.*


5.  *Ibid.*, p. 131.


6.  M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, dans *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2011, p. 290.


7.  J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 191.


8.  M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, *op. cit.*, p. 291.


9.  J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras... », art. cit., p. 194.







10.  *Ibid.*, p. 195.

11.  M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, *op. cit.*, p. 291.

12.  *Ibid.*, p. 294.

13.  J. Lacan, « L'acte psychanalytique », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 376.

14.  J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras... », art. cit., p. 193.

15.  C. Soler, *Qu'est-ce qui nous affecte ?*, Cours 2010-2011, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2011.
16.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 132.
17.  J. Lacan, « La troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, *Lacan au miroir des sorcières*, p. 11-33, 2011.
18.  J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 16.
19.  *Ibid.*
20.  R. M. Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 2016, p. 66.